

QUATRIÈME HOMÉLIE

Reproches adressés aux fidèles absents de l'église. – Exhortations aux fidèles présents sur l'épître aux Corinthiens : «Paul appelé,» etc. – De l'humilité.

1. Lorsque je jette les yeux sur votre petit nombre et que je vois le troupeau diminuer à chaque assemblée, la joie et la tristesse agitent tour à tour mon cœur : la joie, à cause de votre présence; la tristesse, à cause des absents. Vous êtes dignes de louanges, vous que le petit nombre de nos auditeurs ne porte pas à plus de négligence. Mais ils sont dignes de blâme ceux dont votre zèle ne ranime pas l'ardeur. Aussi vous proclamé-je heureux et dignes d'envie de ce que vous n'avez souffert en rien de l'indifférence de vos frères; tandis que je déplore leur malheur, et que je les estime misérables de ce que votre empressement ne leur a servi de rien. Ils n'ont pas entendu ces paroles du Prophète : «J'ai mieux aimé vivre humilié dans la maison de Dieu que d'habiter dans les tentes des pécheurs.» (Ps 133,11) Il ne dit pas : J'ai mieux aimé habiter dans la maison de mon Dieu, ni y converser, ni y entrer, mais j'ai aimé mieux être humilié. Peu m'importe d'être mis au dernier rang : je serai toujours satisfait, pourvu qu'il me soit permis de pénétrer dans le vestibule. Je regarderai comme un bienfait précieux, si quelqu'un veut bien me compter parmi les derniers dans la maison de mon Dieu. – Tel est son amour, qu'il regarde comme lui appartenant en propre le Maître de toutes les créatures : c'est là l'effet de la charité. «Dans la maison de mon Dieu ...» Celui qui aime ne désire pas uniquement voir l'objet de son amour, il lui suffit de voir la maison qu'il habite, le seuil de cette maison, et non seulement le seuil de sa maison, mais la rue, le carrefour où elle est située. Dès qu'il aperçoit le manteau, la chaussure de celui qu'il aime, il s'imagine le voir lui-même en réalité. C'est dans de semblables dispositions qu'étaient les prophètes. Dans l'impossibilité où ils étaient de voir Dieu, qui est incorporel, ils regardaient sa maison, et en la regardant ils s'imaginaient voir Dieu même.

«J'ai aimé mieux vivre humilié dans la maison de mon Dieu que d'habiter dans les temples des pécheurs.» Il n'y a point de lieu, il n'y a point d'endroit qui, comparé à la maison de Dieu, ne soit une tente de pécheurs, qu'il s'agisse d'un tribunal, qu'il s'agisse d'une curie, ou de la demeure des simples particuliers. On a beau faire dans ces lieux des prières et des supplications, les querelles les luttes, les injures y sont inévitables, aussi bien que des réunions animées de préoccupations mondaines. On ne voit rien au contraire de semblable dans cet édifice. C'est pour cela que les uns sont qualifiés de tentes des pécheurs et l'autre de maison de Dieu. Et de même qu'un port à l'abri des vents et des flots met en sûreté les navires qui y cherchent un refuge, de même la maison de Dieu, arrachant ceux qui y pénètrent à la tourmente des choses profanes, leur procure une paix et une sécurité profondes, et leur permet d'écouter les enseignements divins : C'est une source de vertus que l'église, une école de philosophie; non seulement durant l'assemblée, alors qu'on vous entretient des Ecritures et de la doctrine spirituelle en présence du chœur de nos vénérables pères, mais en tout autre temps : vous n'aurez qu'à franchir le seuil du vestibule pour être aussitôt déchargés des sollicitudes du siècle. Pénétrez dans l'intérieur, et vous sentirez une brise spirituelle caresser votre âme. La tranquillité de ces lieux remplit elle-même d'horreur et vous enseigne la sagesse; elle élève vos pensées, et, sans vous permettre de songer aux choses présentes, elle vous transporte de la terre aux cieux.

Si, en dehors de l'assemblée, vous retirez de votre présence en ces lieux de tels avantages; lorsque les prophètes font entendre de toute part leur grande voix, que les apôtres annoncent l'Evangile, que le Christ paraît au milieu de nous, que l'Esprit saint nous communique ses transports; quelle utilité n'en retirent pas ceux qui sont présents ? et les absents, quel dommage n'éprouvent-ils pas ? Je serais bien aise de savoir où ils passent leur temps, ceux qui dédaignent l'assemblée, les motifs qui les ont retenus et éloignés de cette table sainte, quel est le sujet de leur entretien. Ou plutôt, je le sais parfaitement. Ils s'entretiennent de sujets absurdes et ridicules, ou bien ils sont absorbés par des préoccupations temporelles; deux choses qui rendent leur vie indigne d'excuse et qui les vouent au dernier supplice. Quant à la première, toute preuve et tout discours sont superflus. Pour ceux qui allèguent comme prétexte les affaires de leur maison, et qui prétendent y trouver une insupportable chaîne, ils ne sauraient davantage en être excusés, puisque, conviés une seule fois dans la semaine à venir en ce lieu, ils ne daignent même point alors préférer les

HOMÉLIES SUR LES CHANGEMENTS DE NOMS

choses de l'Esprit aux choses de la terre. L'Evangile du reste le prouve. Ceux qui avaient été invités aux noces spirituelles mettaient en avant ces mêmes prétextes : l'un avait acheté un attelage, l'autre avait fait l'acquisition d'un champ, l'autre avait pris une épouse; ils furent néanmoins tous châtiés. Ces raisons ont sans doute leur valeur; mais lorsque Dieu nous appelle, aucune raison ne vaut rien. Dieu devant passer pour nous avant la chose la plus indispensable. Honorons-le comme il le mérite, et nous nous occuperons ensuite du reste. Quel esclave, dites-moi, avant d'avoir rempli ses devoirs à l'égard de son maître, songerait à s'occuper de son habitation particulière ? Or, ne serait-il point absurde d'obéir avec autant de respect à des hommes, chez lesquels la souveraineté n'est qu'un nom, et de ne point juger le véritable Maître, celui qui règne non seulement sur nous, mais sur les puissances d'en-haut, digne d'être servi comme le sont nos semblables ?

Que ne vous est-il possible de lire dans la conscience de ces fidèles; vous verriez de combien de blessures, de combien d'épines elle est couverte. Une terre que ne touche pas la main des cultivateurs ne produit bientôt que de sauvages buissons. Pareillement l'âme que ne pénètre pas la doctrine spirituelle se couvre de ronces et d'épines. Si nous, qui prêtons tous les jours l'oreille à la parole des apôtres et des prophètes, avons grand'peine à contenir notre vivacité, à imposer un frein à notre colère, à réprimer la convoitise, à nous débarrasser du fléau de l'envie; si, malgré les charmes continuels que nous empruntons aux divines Ecritures pour calmer nos passions, nous avons grand'peine à apaiser ces monstres impudents; les fidèles qui n'usent jamais de ces remèdes, qui n'entendent jamais cette divine philosophie, quel espoir leur restera-t-il, je vous le demande ? Je voudrais qu'il me fût permis de mettre sous vos yeux leur âme; vous verriez ses haillons sordides, sa confusion, son abjection et son ignominie. De même que le défaut de bains laisse le corps malpropre et souillé, de même le défaut de doctrine spirituelle laisse l'âme en proie aux souillures nombreuses du péché. Ce sont de véritables bains spirituels que nos exercices; la chaleur de l'Esprit y purifie toutes nos souillures. Et non seulement ce feu divin efface les souillures il efface jusqu'à la couleur. «Vos péchés seraient-ils comme de la pourpre, je les rendrai blancs comme de la neige.» (Is 1,18) La souillure de vos fautes, semble-t-il nous dire, aurait-elle pénétré si avant dans la substance de votre âme, qu'elle lui aurait imprimé une teinte indélébile, je puis néanmoins mettre votre âme dans un état complètement opposé; il me suffira de vouloir, et tous vos péchés seront effacés.

2. Si je parle de la sorte, ce n'est pas précisément à vous que je m'adresse; car, grâce à Dieu, vous n'avez pas besoin de ces remèdes; mais je le fais afin que, par votre intermédiaire, les absents puissent comprendre cette vérité. Oh ! si je connaissais les lieux où ils se réunissent, je n'abuserais pas ainsi de votre charité. Puisqu'il m'est impossible à moi seul de connaître un peuple si nombreux, je remets entre vos mains le soin de vos frères; occupez-vous-en avec sollicitude, attirez-les, invitez-les. Je sais bien que vous l'avez fait plus d'une fois, mais il ne suffit pas de l'avoir fait souvent, il faut le faire jusqu'à ce que vous les ayez persuadés et entraînés ici. Je sais encore qu'ils ont été importunés de vos sollicitations, que vous leur avez été souvent à charge, parce que vous ne les avez pas gagnés; et de là le ralentissement de votre ardeur. Mais écoutez ces paroles consolantes de Paul : «L'amour espère tout, elle croit tout, elle n'a jamais de défaillance.» (I Cor 13,7) Faites toujours ce qui dépend de vous, et si votre frère repousse vos soins, vous recevrez du moins de Dieu votre récompense. Quand vous avez jeté votre semence dans la terre, si le champ ne se couronne point d'épis, force est de vous retirer les mains vides. Il n'en est point ainsi pour l'âme : jetez la semence de la doctrine; quand même on n'écouterait point vos paroles, vous pouvez compter sur la récompense, et sur une récompense aussi belle que si l'on vous eût écouté. Dieu, en effet, n'a point égard uniquement à l'issue des choses, mais encore à l'intention de ses ouvriers, pour déterminer le prix de la récompense. Je vous en conjure donc, ce que font ces hommes passionnés pour le théâtre et pour les courses de chevaux, faites-le de votre côté. Et que font-ils donc ? Ils s'entendent entre eux le soir même, ils se rendent dès l'aurore dans la maison des uns des autres, et ils assignent d'autres lieux de rendez-vous, afin qu'ainsi réunis ils aillent avec plus de plaisir à ce spectacle satanique. De même que ces derniers montrent la plus grande ardeur à l'encontre du salut de leur âme, et qu'ils travaillent à se séduire les uns les autres; vous aussi occupez-vous de vos âmes, veillez les uns sur le salut des autres. Une assemblée doit-elle avoir lieu, rendez-vous à la maison de votre frère, attendez à sa porte et saisissez-le quand il sortira. Quelque affaire qui le réclame, ne lui permettez pas, ne lui conseillez pas de mettre la main aux choses du siècle, avant que vous l'ayez conduit à l'église, et que vous lui ayez persuadé d'assister jusqu'au bout à notre assemblée. S'il résiste, s'il s'élève contre, s'il met en avant une foule de prétextes, ne les

HOMÉLIES SUR LES CHANGEMENTS DE NOMS

écoutez pas, ne les admettez pas; répondez plutôt qu'il lui sera beaucoup plus loisible d'expédier ses affaires, lorsque l'assemblée sera terminée; il ira s'en acquitter après avoir pris part aux prières, et après avoir reçu la bénédiction de nos pères. Quand, par ces raisons et d'autres semblables, vous vous en serez rendu maître, conduisez-le à cette table sacrée, et vous mériterez une double récompense, une pour votre propre présence, une autre pour la sienne.

Assurément, si nous nous appliquions avec ce zèle et cette ardeur à la recherche de nos frères négligents, nous les ramènerions dans la voie du salut. Ils auront beau être indifférents, durs, effrontés, ils finiront par rougir de vos instances continuelles et par sortir de leur état de torpeur. Car ils ne sont certainement pas plus pervers que ce juge sans connaissance de Dieu et sans crainte des hommes, quelle que soit leur insensibilité. Or, ce cœur de fer, ce cœur si cruel et si sauvage, ce cœur de diamant, les instances continuelles d'une simple femme veuve finirent par le fléchir. Quelle indulgence mériterions-nous donc, si, quand une pauvre veuve est parvenue à toucher un juge cruel, qui ne craignait point Dieu, qui ne respectait point les hommes, et il en obtenir la grâce qu'elle réclamait, nous ne parvenions pas à gagner nos frères, dont les sentiments sont beaucoup plus doux et beaucoup plus modérés, alors que nos exhortations ont pour but leurs intérêts les plus chers ? Voilà ce que je vous ai dit souvent et ce que je ne cesserai de vous dire, tant que je ne verrai point les malades guéris. Chaque jour je vous les réclamerai, jusqu'à ce qu'il me soit donné de les recevoir de votre zèle. Ce que je vous demande, c'est de vous mettre en quête de nos frères indifférents avec la même douleur, avec la même tristesse que je ressens en ce moment. A vous aussi bien qu'à moi, Paul a ordonné de prendre soin des membres qui vous appartiennent. «Consolez-vous, dit-il, les uns les autres par ces discours, comme vous le faites;» et puis : «Edifiez-vous les uns les autres.» (I Th 5,11) Elle est bien grande, la récompense réservée à ceux qui s'occupent de leurs frères; mais il est bien redoutable aussi, le châtement de ceux qui traitent avec dédain et négligence leur salut.

3. Aussi ai-je la ferme confiance et l'assurance certaine que vous vous appliquerez avec la plus vite ardeur à mettre ces conseils en pratique. C'est pourquoi je ne poursuivrai pas plus loin cette exhortation, et je m'efforcerai de vous conduire à la table de Paul : «Paul appelé Apôtre.» (I Cor 1,1) Ces paroles, vous les avez entendues, et nous les avons lues bien souvent. Mais il ne s'agit pas seulement de les lire, il faut surtout les comprendre. Par elle-même, la lecture ne nous est d'aucune utilité. Le trésor sur lequel vous marchez ne vous découvre pas ses richesses; il vous faut d'abord creuser et descendre profondément, avant de les posséder tout entières. Ainsi en est-il des Ecritures : la lecture ne suffit pas pour vous découvrir les trésors qui y sont déposés, si vous n'en creusez les profondeurs. Si la lecture suffisait, Philippe n'aurait point dit à l'eunuque : «Croyez-vous comprendre ce que vous lisez ?» (Ac 8,30) Si la lecture suffisait, le Christ n'aurait point dit aux Juifs : «Scrutez les Ecritures.» (Jn 5,39) Or, celui qui scrute ne s'arrête point à la surface, il descend jusque dans les profondeurs elles-mêmes. Et, en effet, j'aperçois dès le commencement un vaste océan de pensées. Dans les épîtres mondaines, les salutations n'ont rien d'extraordinaire, elles expriment simplement un sentiment de politesse. Il n'en est point de même ici, et nous y découvrons une sagesse profonde. Ce n'est point Paul qui parle, mais le Christ, qui meut son âme. «Paul appelé.» Ce mot : *Paul*, n'est qu'un nom et un simple nom; et pourtant il renferme ce trésor abondant de pensées que vous avez pu voir par vous-même. Si vous vous en souvenez bien, vous savez que je me suis occupé trois jours entiers de ce seul nom, vous exposant les raisons pour lesquelles Saul perdit ce nom qu'il portait auparavant et prit celui de Paul; je vous expliquai pourquoi il ne changea point de nom aussitôt après sa conversion et garda longtemps encore celui que lui avaient donné ses parents. Cette étude nous a révélé, de la part de Dieu, une sagesse et une providence admirables, soit envers les saints, soit envers nous. Si les hommes n'imposent point à leurs enfants des noms pris au hasard, s'ils les empruntent, soit au père, soit au grand-père, soit à tout autre de leurs ancêtres; à plus forte raison Dieu n'imposera-t-il point à ses serviteurs, sans motif et sans but, certains noms, et ne le fera-t-il qu'avec une profonde sagesse. Bien souvent les hommes, soit pour honorer ceux qu'ils ont perdus, soit pour leur propre consolation, donnent à leurs enfants les noms des trépassés, cherchant dans cette appellation un adoucissement à leur propre douleur. Pour Dieu, c'est le souvenir et les leçons de la vertu des saints qu'il imprime en leurs noms, comme sur une colonne d'airain. C'est à cause de sa vertu que Pierre a reçu du Christ ce nom, démonstration indélébile de la fermeté de sa foi, incessante leçon de cette même fermeté. Jacques et Jean reçurent aussi du Sauveur un nom qui rappelait la grande voix avec laquelle ils prêchaient l'Évangile.

HOMÉLIES SUR LES CHANGEMENTS DE NOMS

Pour ne point vous fatiguer par la répétition des mêmes choses, laissant ce sujet de côté, je me bornerai à dire que, pris en eux-mêmes, les noms des saints sont pour les âmes pieuses un objet de respect, et pour les pécheurs un objet d'épouvante. Onésime, esclave fugitif et voleur, coupable d'avoir dérobé de l'argent à son maître, fut accueilli par l'Apôtre, qui le convertit et l'initia à nos mystères sacrés. Quand il voulut le renvoyer à son maître, il lui écrivit en ces termes : « Quelque confiance que m'inspire Jésus Christ de vous ordonner ce qui est de votre devoir en considération de la charité, j'aime mieux vous supplier tel que je suis, moi, Paul, vieillard, et de plus maintenant prisonnier pour Jésus Christ. » (Philem 8-9) Voyez-vous les trois titres qu'il allègue : les fers qu'il porte pour le Christ, le caractère de sa longue vie, le respect dû à son nom ? Quoiqu'il soit seul à supplier, il s'efforce de procurer à Onésime la faveur d'une triple intercession, Les noms des saints sont donc, par eux-mêmes, pour les fidèles un objet de respect et de piété. Si, bien souvent, en invoquant le nom d'un fils bien-aimé, on obtient du père, par le charme de ce nom, une grâce qu'il ne voulait point accorder; combien plus doit-il en être ainsi du nom des saints ? Que ces mêmes noms soient redoutables aux pécheurs comme le sont pour les mauvais écoliers les noms de leurs maîtres, l'Epître de l'Apôtre aux Galates va vous l'apprendre. Les Galates s'étaient laissés aller aux faiblesses judaïques, et couraient même risque de perdre la foi; Paul, voulant les relever et les déterminer à n'ajouter à la doctrine de l'Evangile aucune observance judaïque, leur écrivit en ces termes : « C'est moi, Paul, qui vous le dis; si vous vous soumettez à la circoncision, le Christ ne vous servira de rien. » (Gal 5,2) – Vous dites : *Moi*; pourquoi ajoutez-vous votre nom ? est-ce que le mot, moi, ne suffisait point à désigner l'auteur de l'Epître ? Mais l'Apôtre veut vous apprendre l'influence qu'exerce sur les âmes l'addition d'un nom; et c'est pourquoi il ajoute le sien, afin de rappeler aux Galates le souvenir de leur maître. Nous aussi, nous éprouvons la même chose, lorsqu'on nous rappelle le souvenir des saints : si nous sommes dans l'indifférence, nous en secouons le joug, et si nous vivons dans le mépris, nous sommes remplis de terreur. Pour moi, lorsque j'entends parler de Paul, l'Apôtre, je me représente cet homme qui vivait au milieu des tribulations et des angoisses, en butte aux mauvais traitements et à de fréquentes captivités; cet homme, qui passa un jour et une nuit dans le sein de l'abîme, qui fut ravi jusqu'au troisième ciel, qui entendit dans le paradis de mystérieuses paroles, ce vase d'élection, cet ami cher à l'époux, celui qui souhaitait d'être anathème aux yeux du Christ en faveur de ses frères. Telle qu'une chaîne d'or, la série de ses grandes actions se présente à l'esprit de ceux qui écoutent attentivement lorsque retentit son nom; d'où résultent pour nous les plus précieux avantages.

4. Il serait facile de faire encore, à propos de ce nom, des réflexions nombreuses; mais, comme nous avons à nous occuper d'un autre mot, nous n'approfondirons pas davantage ce sujet, et nous poursuivrons notre marche. Le nom de Paul nous a mis en possession d'abondantes richesses, de même, ce mot, appelé, si nous l'étudions avec l'application convenable, nous découvrira un horizon égal, sinon plus étendu. Tel, un homme qui détacherait, d'un ornement ou d'un diadème impérial, une pierre précieuse, pourrait, en la revendant, acheter des édifices somptueux, de magnifiques demeures, des troupeaux d'esclaves et une infinité d'autres biens; tels, vous-mêmes, si vous vouliez pénétrer le sens d'une seule des divines paroles, vous y trouveriez une source abondante de richesses spirituelles; vous n'achèteriez point des maisons, des esclaves ou de vastes domaines; mais votre âme, si elle s'en occupait sérieusement, s'enrichirait de religion et de piété. Examinez donc vers quel ordre de choses spirituelles ce mot, appelé, vous conduit. Il nous faut, en premier lieu, savoir ce que signifie le mot appelé; et, en second lieu, examiner pourquoi il se trouve dans l'Epître de l'Apôtre aux Corinthiens et celle aux Romains, à l'exclusion de tous les autres; car l'Apôtre ne l'a fait ni fortuitement, ni sans motifs. Nous-mêmes nous ne rédigeons pas au hasard le titre de nos lettres; quand nous écrivons à des inférieurs, nous mettons : Un tel à un tel; quand nous écrivons à des égaux, nous qualifions de Seigneur celui qui doit recevoir la lettre; quand nous écrivons à des personnages dont la dignité surpasse de beaucoup la nôtre, nous employons divers autres noms de nature à exprimer un plus profond respect. Si nous agissons avec tant de précautions, n'écrivant point à tous de la même manière, et variant les titres suivant les conditions des personnages auxquels nous nous adressons, à plus forte raison Paul n'écrivait-il point sans motif aux uns d'une façon, aux autres d'une autre, et le faisait-il avec une sagesse toute spirituelle. Or, dans aucune autre de ses Epîtres, il n'a employé, dès le début, le mot appelé, comme il nous est facile de nous en convaincre en parcourant le commencement de ces Epîtres elles-mêmes. Quant aux motifs de Paul, c'est à nous de vous le dire, après que nous vous aurons indiqué la signification du mot appelé, et ce dont l'Apôtre, au moyen de ce mot, se propose de nous instruire.

HOMÉLIES SUR LES CHANGEMENTS DE NOMS

Que veut-il donc nous apprendre en se qualifiant d'appelé ? Qu'il n'est pas allé le premier vers le Seigneur, mais qu'il en a été appelé et qu'il lui a obéi; qu'il n'a point trouvé en cherchant lui-même, mais qu'il errait et qu'il a été trouvé; qu'il n'a point aperçu la lumière, mais que la lumière a laissé tomber ses rayons sur ses paupières, et qu'il a dû, à la privation de ses yeux corporels, de pouvoir ouvrir les yeux de l'âme. C'est donc pour nous apprendre qu'il ne s'attribue le mérite d'aucune de ses bonnes œuvres, et que le mérite en revient à Dieu qui l'appela, qu'il se qualifie d'appelé. A celui qui m'a ouvert la porte de la lice et de la carrière, dit-il, à celui-là appartiennent les couronnes. Celui qui a posé le principe et qui a planté la racine, celui-là seul est l'auteur des fruits qui, dans la suite, ont pu germer en moi. C'est pour cela qu'après avoir dit ailleurs : «J'ai travaillé plus que tous,» il ajoute : «Non pas moi, mais la grâce qui est avec moi.» (I Cor 15,10) Le mot, *appelé*, signifie donc simplement que Paul ne revendique le mérite d'aucune de ses bonnes actions, et qu'il les rapporte toutes à Dieu son Seigneur. Le Christ enseignait cette conduite aux disciples, lorsqu'il leur disait : «Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis.» (Jn 15,16) Et l'Apôtre insinue la même chose dans ce passage de l'Épître qui nous occupe : «Alors je connaîtrai comme j'ai été connu.» (I Cor 13,12) Maintenant, dit-il, ce n'est pas moi qui ai connu le premier; c'est moi qui ai le premier été connu. Tandis qu'il poursuivait et qu'il ravageait l'Eglise, le Christ l'appela en lui disant : «Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ?» (Ac 9,4) Voilà pourquoi il se qualifie *d'appelé*.

Et pourquoi écrit-il de la sorte aux Corinthiens ? Corinthe était la métropole d'Achaïe, elle avait été comblée de dons spirituels, et à juste titre. La première, elle avait joui de la parole de Paul; et de même qu'une vigne, livrée aux soins d'un laborieux et habile cultivateur, se couronne d'un épais feuillage et produit sans cesse des fruits en abondance; de même Corinthe qui, la première, avait eu sa part à l'enseignement de Paul, aux soins de cet excellent cultivateur, qui avait longtemps savouré les délices de sa sagesse, était favorisée de toute sorte de biens. Et non seulement elle était riche en grâces spirituelles, mais encore elle possédait en abondance les avantages de la terre. Par l'éloquence et la sagesse profanes, par les richesses, par les ressources, elle l'emportait sur toutes les autres villes. Cette supériorité la remplissait de superbe et la poussa vers l'orgueil; et l'orgueil la divisa elle-même en plusieurs partis. Telle est la nature de l'outrecuidance : elle brise les liens de la charité, elle éloigne le prochain, elle oblige les disciples à se concentrer en eux-mêmes. Une muraille, qui se jette en avant, entraîne la ruine de l'édifice; ainsi l'âme, enflée d'orgueil, repousse toute union avec le prochain. C'était alors le sort des Corinthiens : divisés entre eux, ils avaient établi dans l'Eglise un grand nombre de factions, ils mettaient à leur tête une foule de docteurs différents, et se rangeant en un certain nombre de curies et de tribus, ils obscurcissaient la beauté de l'Eglise; car la beauté de l'Eglise consiste dans cette unité parfaite de corps, qui résulte de l'union étroite et réciproque de ses enfants.

5. Il était important de vous instruire de toutes ces choses, à savoir que les Corinthiens avaient été favorisés les premiers de l'enseignement de Paul, qu'ils étaient comblés de dons spirituels, qu'ils possédaient en abondance tous les avantages de cette vie, et que, enorgueillis à ce sujet, ils s'étaient séparés les uns des autres; ceux-ci s'attachant à tel parti, ceux-là à tel autre. Qu'ils aient été favorisés les premiers de l'enseignement de Paul, ces mots de l'Apôtre l'indiquent : «Vous pouvez avoir plusieurs maîtres en Jésus Christ, mais non plusieurs pères; car je vous ai engendrés dans le Christ Jésus par l'Evangile.» (I Cor 4,15) Or, c'est à celui qui l'a engendré qu'un fils est principalement redevable de la lumière. «J'ai planté, dit encore Paul, Apollon a arrosé;» montrant ainsi qu'il avait le premier jeté la semence de la doctrine. (I Cor 3,6) Que les Corinthiens aient été comblés des dons spirituels, en voici la preuve : «Je remercie Dieu de la divine grâce qui nous a été donnée dans le Christ Jésus; de ce que vous avez été enrichis par lui au point qu'aucune grâce ne vous manque.» (I Cor 1,4-5) Qu'ils aient été versés dans la sagesse profane, les longues et fréquentes réclamations de l'Apôtre contre cette sagesse nous l'apprennent clairement. Ce qu'il ne s'est point empressé de faire dans une autre Épître, il le fait dans celle-ci, où il insiste en termes énergiques sur ce point; et il avait raison : l'arrogance ayant été la conséquence de cette sagesse, il y porte le fer par ces paroles : «Ce n'est point pour baptiser que le Christ m'a envoyé, mais pour annoncer l'Evangile; non point par la sagesse de la parole, afin de ne pas anéantir la vertu de la croix du Christ.» (I Cor 1,17) Quelle grave accusation contre la sagesse profane ! Non seulement à la piété, elle ne paraît être d'aucune utilité pour la piété, mais elle est encore en cela une entrave et un obstacle. Les corps, remarquables par leur beauté; les visages, d'une élégance et d'une distinction frappantes, perdent une partie de leur éclat lorsqu'on les charge de quelques ornements factices, le fard et tous les autres artifices de ce genre réclament une partie des

HOMÉLIES SUR LES CHANGEMENTS DE NOMS

louanges accordées à leur beauté. Si, au contraire, on n'y ajoute rien, leur beauté n'en ressortira que mieux; l'élégance de la forme s'offre, seule au regard et emporte le tribut d'une admiration sans partage. Ainsi en est-il de la religion et de l'épouse spirituelle. Si vous lui adjoignez quelque ornement profane, les richesses, le pouvoir, l'éloquence, vous réduisez sa gloire à néant, vous ne lui permettez pas d'étaler tous ses titres à l'admiration, et vous divisez en plusieurs parts les éloges qu'elle mérite. Mais, si vous la laissez combattre seule et sans auxiliaire, dégagée de tout ce qui est humain, alors sa beauté éclatera tout entière, alors sa force invincible se déploiera dans toute sa splendeur; car elle n'a besoin ni des richesses, ni de la science, ni du pouvoir, ni de la noblesse, ni de toute autre force humaine, pour étendre partout son empire. N'est-elle pas parvenue avec des hommes obscurs, humbles, indigents, pauvres et sans instruction, à triompher de l'impiété des rhéteurs, des philosophes, des tyrans et de la terre entière ?

De là ces mots de Paul : «Je ne suis pas venu avec l'éclat de l'éloquence vous annoncer le témoignage de Dieu. Dieu a choisi ce qu'il y a de plus insensé au monde pour confondre les sages.» (I Cor 2,1; Ibid., 1,27) Il ne dit pas seulement ce qu'il y a de plus insensé au monde; il ne dit pas non plus que ce qu'il y a de plus insensé aux yeux du monde, le soit également aux yeux de Dieu. En effet, bien des hommes qui passent ici-bas pour insensés, sont aux yeux de Dieu les plus sages de tous; de même, bien des hommes qui vivent ici-bas dans la pauvreté, sont les plus riches de tous aux yeux de Dieu. Lazare, le plus pauvre des hommes en ce monde, était l'un des plus riches dans les cieux. L'Apôtre appelle donc ce qu'il y a de plus insensé au monde, les hommes dont la langue n'est point façonnée à l'éloquence, qui ne connaissent point la sagesse profane, qui sont dépourvus des agréments de la parole. «Ces hommes, dit-il, Dieu les a choisis pour confondre les sages.» – Et comment, je vous le demande, les sages seront-ils par eux confondus? – Par l'expérience elle-même. Interrogez cette pauvre veuve qui, assise sur la voie publique, tend la main, et dont le corps est souvent mutilé; interrogez-la, dis-je, sur l'immortalité de l'âme, sur la résurrection des corps, sur la providence de Dieu, sur la juste rétribution de nos œuvres, sur le compte qu'il faudra rendre un jour, sur ce tribunal redoutable, sur les récompenses réservées aux bons, sur les châtiments dont sont menacés les méchants, et sur d'autres sujets semblables; lorsque vous la verrez répondre avec certitude et assurance, tandis que le philosophe, fier de ses longs cheveux et de son bâton, après avoir dépensé bien des paroles, après bien d'inutiles bavardages, sera dans l'impuissance d'ouvrir la bouche, de dire un seul mot sur ces mêmes questions; alors vous comprendrez comment «Dieu a choisi ce qu'il y a de plus insensé au monde pour confondre les sages.» En effet, les vérités que ceux-ci, aveuglés par leur orgueil et leur arrogance, n'ont pu découvrir, et parce qu'ils repoussaient les enseignements de l'Esprit, et parce qu'ils attendaient tout de leurs propres pensées; ces vérités, des pauvres, des hommes méprisés, des hommes étrangers à toute science profane, les ont toutes parfaitement connues, instruits qu'ils étaient par la doctrine céleste à laquelle ils étaient attachés.

L'Apôtre ne s'arrête point encore à cette accusation de la sagesse profane; il la rabaisse de plusieurs autres manières. «La sagesse de ce monde, dit-il, n'est que folie devant Dieu.» (I Cor 3,19) S'adressant aux mêmes fidèles, il leur disait dans les termes les plus vifs et les plus dédaigneux : «S'il y a quelqu'un parmi vous qui passe pour sage selon le siècle, qu'il devienne fou pour être sage.» (Ibid., 18) Il est écrit, dit-il encore : «Je détruirai la sagesse des sages, et je rejetterai la science des savants.» (Ibid., 1,19) «Le Seigneur, dit-il enfin, pénètre les pensées des hommes, et il en connaît la vérité.» (Ibid., 3,20)

6. Que les Corinthiens aient été versés dans la sagesse profane, ce qui précède le montre; «qu'ils se soient abandonnés à l'enflure et à l'orgueil, le contenu de la même Epître l'établit également. Après avoir repris dans un endroit un fidèle coupable de fornication, l'Apôtre ajoute : «Et vous êtes encore enflés d'orgueil !» (I Cor 5,2) Que l'orgueil les ait conduits à se quereller les uns avec les autres, Paul nous l'apprend encore par ces paroles : «Puisqu'il y a parmi vous des disputes, des jalousies, des divisions, n'est-il-pas visible que vous êtes charnels et que vous marchez selon les hommes.» (I Cor 3,3) Et quelle était la nature de ces disputes ? Ils se divisaient entre plusieurs chefs, et de là ces mots de l'Apôtre : «Je parle ainsi, parce que chacun de vous dit : Moi je sois à Paul, moi à Apollo, moi à Céphas.» (I Cor 1,12) S'il tient ce langage, ce n'est pas parce qu'ils s'attachaient à Paul, à Apollo, et à Céphas; il voulait, au moyen de ces noms, dissimuler les véritables auteurs de la division; de crainte que, en les divulguant, il n'augmentât leur entêtement et ne les rendit plus effrontés. Qu'ils ne se soient rattachés ni à Paul, ni à Pierre, ni à Apollo, mais à d'autres personnages, la suite ne permet pas d'en douter. Après les avoir blâmés de ces divisions, Paul ajoute ces paroles : «Ces choses, mes frères, je les ai rapportées personnellement à Apollo et

HOMÉLIES SUR LES CHANGEMENTS DE NOMS

à moi-même, à cause de vous, afin que vous appreniez à ne pas vous enorgueillir, et à ne pas vous élever contre un autre par attachement pour quelqu'un.» (I Cor 4,6) Sans doute bien des fidèles ignorants, n'ayant point en eux-mêmes de quoi s'enorgueillir, dans l'impuissance de déchirer le prochain, s'étaient donné des chefs pour se prévaloir de leur mérite et rabaisser ainsi insolemment les autres; en sorte que la sagesse de ceux qui les avaient instruits, devenait pour leur arrogance une arme qu'ils retournaient contre le prochain. Vanité bien méprisable que de se servir de la supériorité d'autrui, quand on ne saurait se glorifier de ses propres mérites, pour rabaisser les mérites de ses frères.

Telle était donc la folie des Corinthiens, telles étaient leurs dissensions, leurs divisions en plusieurs partis, leurs opinions vaines sur les maîtres qui les avaient instruits, comme si ces derniers avaient trouvé en eux-mêmes et dans leur propre fonds, les dogmes de la vérité, et s'ils ne les avaient point reçus du ciel et de la grâce de Dieu. C'est pour réprimer leur orgueil que l'Apôtre prend dès le début la qualification d'appelé. Si moi, semble-t-il leur dire, si moi votre maître je n'ai rien trouvé par moi-même, si je ne suis pas allé le premier vers Dieu, et si je n'ai fait qu'obéir à son appel, comment vous mes disciples, vous qui avez reçu de moi vos croyances, osez-vous vous enorgueillir comme si vous en étiez vous-mêmes les inventeurs. C'est pourquoi il leur disait auparavant : «Qui est-ce qui met de la différence entre vous ? Qu'avez-vous que vous n'avez reçu ? Si vous l'avez reçu, pourquoi vous glorifier comme si vous ne l'aviez point reçu ?» (I Cor 4,7) Le mot *appelé* est donc employé par l'Apôtre pour nous enseigner l'humilité, abaisser notre orgueil, réprimer en nous toute forfanterie. Il ne nous sera, en effet, jamais plus facile de nous maîtriser et de nous contenir, que lorsque nous pratiquerons l'humilité, la modestie, l'abaissement, et lorsque nous n'aurons jamais sur nous-mêmes une haute pensée. Aussi le Christ, se mettant à prêcher sa doctrine spirituelle, commence-t-il par nous exhorter à l'humilité, et laisse-t-il tomber de sa bouche tout d'abord ce décret : «Bienheureux les pauvres d'esprit.» (Mt 5,3) De même que quiconque se propose de bâtir un vaste et magnifique édifice, pose les fondements en conséquence, de manière à ce qu'ils puissent supporter le poids de la construction; de même le Christ, bâtissant dans les âmes le vaste édifice de sa philosophie, pose-t-il comme un fondement solide, comme une base ferme et inébranlable, la leçon de l'humilité; sachant bien que, l'humilité ayant pris racine dans l'une des auditeurs, les autres parties de l'édifice de la vertu pourront être bâties avec une solidité à toute épreuve. Si l'humilité est absente, on aura beau pratiquer les autres vertus; on se livre à un labeur inutile, sans résultats et sans avantages. Tel l'homme qui a bâti sa maison sur le sable, ne recueille aucun fruit de ses travaux, parce qu'il n'a point assuré la solidité des fondements, tel celui qui fait le bien en dehors de l'humilité perd également tout le fruit de ses efforts.

Et par l'humilité, je n'entends pas l'humilité qui se borne à des paroles et qui n'existe que sur la langue; j'entends cette humilité de l'esprit, de l'âme, de la conscience, qui est visible aux yeux de Dieu seul. Cette humilité serait-elle réduite à elle-même, elle suffit pour nous rendre Dieu propice. L'exemple du publicain le prouve. Dépourvu de tout bien, privé du prestige de tout mérite, il n'a qu'à dire : «Ayez pitié de moi, pécheur que je suis;» et il s'en retourne justifié, de préférence au pharisien; encore que ce langage soit moins inspiré par l'humilité que par la droiture de son cœur. Car l'humilité consiste à n'avoir sur soi-même aucune haute pensée, quoique l'on ait la conscience de ses grandes actions; il n'y a au contraire que de l'équité à reconnaître que l'on est pécheur, quand on l'est véritablement. Si le publicain, quoique privé de tout mérite, pour avoir reconnu ce qu'il était, fléchit à ce point la miséricorde de Dieu, quelles faveurs n'obtiendront pas ceux qui, pouvant énumérer une foule de bonnes œuvres, les oublient toutes et se mettent au dernier rang. Ainsi faisait Paul : il était le premier de tous les justes, et il se déclarait le premier de tous les pécheurs; non seulement il le déclarait, mais il en était convaincu, ayant appris de son Maître qu'après avoir fait tout ce que l'on doit, nous devons nous regarder comme des serviteurs inutiles.

Voilà de l'humilité : suivez cet exemple, vous qui êtes riches en vertus; imitez le publicain, vous qui êtes accablés de péchés. Reconnaissons ce que nous sommes, frappons notre poitrine et prenons la résolution de n'avoir jamais de hauts sentiments de nous-mêmes. Si nous sommes dans ces dispositions, nous n'aurons pas besoin d'autre offrande et d'autre sacrifice. «Le sacrifice qui plaît à Dieu, disait David, c'est un cœur contrit; non, un cœur contrit et humilié, Dieu ne le rejettera pas.» (Ps 50,19) Il ne dit pas simplement un cœur humilié, mais un cœur contrit; un cœur contrit est un cœur brisé ! et qui ne saurait s'élever, quand même il le voudrait. Qu'il ne nous suffise donc pas, à nous aussi, d'humilier notre âme; brisons-la de douleur et de componction; ce qui aura lieu, si nous ne perdons jamais le souvenir de nos fautes. Si nous humilions notre âme de cette manière, voudrait-elle

HOMÉLIES SUR LES CHANGEMENTS DE NOMS

s'enorgueillir qu'elle ne le pourrait pas; le frein de la conscience l'empêchera de s'élever, la rabaissant et l'obligeant à garder la mesure en toute chose. C'est ainsi que nous parviendrons à trouver grâce auprès de Dieu. «Humiliez-vous d'autant plus que vous êtes plus grand, est-il écrit, et vous trouverez grâce devant le Seigneur.» (Ec 3,20) Or, celui qui trouvera grâce auprès de Dieu, n'aura rien de fâcheux à redouter; avec le secours de la grâce divine, il lui sera facile de traverser les misères de cette vie sans en être atteint, et d'éviter les supplices réservés dans l'autre aux pécheurs; la grâce de Dieu le précédant en toute occurrence et lui rendant tout favorable. Puisse nous tous l'obtenir par Jésus Christ, notre Seigneur, par lequel et avec lequel gloire soit au Père, ainsi qu'au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.